

ANALYSES D'OUVRAGES

Goubert (Jean-Pierre). — « La conquête de l'eau ». Introduction d'Emmanuel Le Roy Ladurie. Paris, Robert Laffont, 1986, 24 × 16, 302 pages, ill., collection « Les hommes et l'histoire ».

Comme l'écrit dans son introduction Emmanuel Le Roy Ladurie, le beau livre de Jean-Pierre Goubert, faisant suite à sa thèse de doctorat, « fait preuve d'une grande originalité... sans se départir d'une fidélité constante aux textes, aux documents et aux faits ». A l'image du corps, l'eau a connu des âges différents. D'abord un âge cosmologique, où le guérisseur et le sourcier ne font qu'un, dans la célébration des fontaines sacrées. Puis, en Occident chrétien, un âge religieux, où domine l'image du baptême. Enfin dès le XVI^e siècle et jusqu'à nos jours, un âge technico-scientifique, où l'eau devient la proie des savants. C'est surtout sur la longue histoire de cette eau moderne connue par de nouveaux savoirs que se penche Jean-Pierre Goubert. Clairaut en 1743, Lavoisier en 1770 élaborent la théorie du cycle de l'eau et de « la nature de l'eau », avant que dans les années 1900 l'essor de la bactériologie ne « jette la suspicion sur l'eau consommée ». Mais, sur le plan pratique, l'évolution des besoins est flagrante : la consommation estimée par personne passe de 20 litres en 1760 (Deparcieux) à plusieurs centaines en 1900. De cette graduation découle les changements de techniques de la distribution et de l'épuration. Et aussi la création des réseaux d'égouts, qui réalisent les projets d'Haussmann regardés d'abord comme utopiques. De nouveaux objets publics, les lavoirs, les adductions et les châteaux d'eau changent la vie sociale, tandis que l'existence individuelle et familiale s'enrichit de l'équipement privé, les salles de bains remplacent les meubles de toilette. Et l'hygiène vient au pouvoir politique, célébrée par la presse jusque dans ses petites annonces, nouvellement façonnée à l'hôpital et à l'école. Le paysage se modifie, la vie quotidienne, où l'eau était si rare et si parcimonieusement utilisée, est dominée même à la campagne par un nouvel ordre où l'eau, don du Ciel, devient un produit fabriqué. Que d'exemples étonnants, à la fois de la persistance de l'ancien concept et de l'irruption d'un nouveau monde, nous sont donnés dans cet ouvrage remarquablement riche qu'on ne peut résumer ! C'est donc au lecteur à en faire la découverte, pour sa plus grande joie et son profit, grâce à l'immense travail de l'auteur.

M. Valentin.

« **Paris de la préhistoire à nos jours** », sous la direction de Marcel Le Clère, préface de Jean Favier, publié avec le concours du Centre national des Lettres, Saint-Jean-d'Angély, Editions Bordessoules (et Stendhal-Diffusion, 74, rue Stendhal, 75020 Paris, tél. 46.97.09.09), 1985, 18 × 24, 705 p., ill., 365 F.

La collection « Hexagone », dirigée par Jean Brignon et Jean-Michel Bordessoules, et consacrée à l'histoire des départements de la France par les documents, publie son neuvième volume, aussi beau que les premiers, sur Paris. Si nous parlons de ce livre, c'est que dans de multiples chapitres il apporte des notions importantes sur l'histoire des hôpitaux parisiens, et la qualité des auteurs

est un gage de la valeur de ces apports. C'est ainsi que Jean Derens, conservateur de la Bibliothèque de la ville de Paris, nous retrace les origines de l'Hôtel-Dieu et des statues de la confrérie de Saint-Jacques-de-l'Hôpital, dont les archives de l'Assistance Publique conservent trace de la commande.

On retrouve bien plus tard, sous la signature de Mme Beaumont-Maillet, la sinistre histoire de l'incendie de l'Hôtel-Dieu en 1737, puis à nouveau en 1772, tandis que le Val-de-Grâce, les Invalides, l'Ecole de Chirurgie et les problèmes généraux de l'assistance aux malades dans les hôpitaux font l'objet de textes inédits et de très belles illustrations. Jean Tulard, prenant en charge la période 1789-1830, cite le « Conseil des hôpitaux, hospices civils, secours à domicile et enfants trouvés », en compagnie de notre collègue Guillaume de Bertier de Sauvigny qui nous éclaire sur la période de la Restauration, avec des graphiques éloquents sur l'indigence. Marcel Le Clère, enfin, prend en mains le XIX^e siècle après 1830, Claude Géraud les temps actuels, tandis que Jean-Marie Duthilleul brosse le tableau de Paris tel qu'il sera en l'an 2000.

L'ensemble de ces chapitres, admirablement coordonné, aboutit à un ouvrage exemplaire et d'une grande beauté, remarquablement illustré, qui doit figurer dans la bibliothèque de tous les amis de l'histoire.

M. Valentin.

Dr Uri Zelbstein. — « Médecine et électricité - Histoire collatérale de la médecine et de l'électricité au siècle des Lumières ». *Revue de la Culture technique*, n° 15. Médecine, C.R.T.C. Paris, 1985, pages 296 à 301.

Le XVIII^e siècle, la découverte d'un nouveau phénomène physique — l'électricité, tant liée à la médecine — sont les sujets du présent ouvrage, solidement documenté, qui intéressera non seulement les physiciens, les médecins, mais aussi les bibliophiles attachés à l'histoire de la médecine, car il s'agit d'une histoire collatérale de la médecine et de l'électricité.

Il n'est pas possible de parler de Science et de Médecine sans faire intervenir les problèmes de la culture technique et, bien sûr, les grandes découvertes dans ce domaine.

En commençant par l'expérience de Gray, avec la possibilité d'électriser le corps humain, de Charles de Cisternay du Fay qui a inventé les divers électromètres, en passant par les études de Nollet, Leyde, Louis Guillaume Le Monier et Watson, nous voici devant Benjamin Franklin, physicien connu par ses expériences et par l'étude de l'électricité atmosphérique. C'est lui-même qui a suggéré la rédaction de *l'histoire de l'électricité*, publiée en 1767 par Joseph Priestley.

C'est vers la fin du XVIII^e siècle qu'on retrouve Galvani avec sa découverte la plus importante : l'excitabilité des nerfs chez les grenouilles, découverte qui a conduit Galvani dans sa conclusion : l'électricité animale existe effectivement.

Enfin, Volta avec son invention — la pile qui porte son nom — puis Whytt qui, en 1751, démontre l'effet de la contraction musculaire.

Et pour conclure, comme l'écrit le Dr Uri Zelbstein, « Le siècle des Lumières nous apparaît comme un véritable creuset d'interdisciplinarité d'où sont issues diverses spécialisations, aboutissant, plus tard, et à leur tour, à d'autres synthèses scientifiques. »

Dr M.A. Timus.

« **L'art dentaire dans l'antiquité gréco-romaine. Commentaires de Pline l'Ancien** ». —

Thèse de chirurgie dentaire de Mlle Monique Meister (67200, Ville) 5, rue du Soleil, Université Louis-Pasteur, Strasbourg, 1985.

D'après le dictionnaire de Moreri, Pline l'Ancien est né à Vérone, dans le premier siècle du temps de Vespasien et Tite, et c'est son neveu Pline le Jeune qui est né à Côme.

« Dans son *Histoire naturelle*, on trouve beaucoup de choses fausses qu'il avoit écrites de bonne foy ; sur la relation des autres. »

La thèse prévient qu'il aborde « quantité de sujets » concernant l'homme, les animaux, les plantes et les minéraux : avec des descriptions d'anatomie comparée entre les dents de l'homme et celles des animaux.

Un chapitre « Hygiène » énumère les dentifrices et bains de bouche utilisant les éléments de la nature les plus divers, qui ont été transmis servilement par les auteurs jusqu'au XVIII^e siècle (si fantaisistes qu'ils sont quelquefois repris maintenant par des chroniqueurs pour l'amusement de leurs lecteurs).

Des recettes multiples sont également indiquées pour la « pathologie », les « substances nuisibles pour les dents », « la dentition », « la mauvaise haleine », les « thérapeutiques » concernant « les dents et les gencives ». Enfin, les « remèdes contre les maux de dents » présentent une gamme de substances végétales, animales et minérales indiquées par phrases de deux à quelques lignes durant 18 pages.

Une seconde partie est consacrée à des commentaires de M. Meister sur toutes ces formules rappelant les opinions d'Hippocrate et Aristote, émises 500 ans plus tôt.

Comme elle le constate, « Pline parle très peu des actes chirurgicaux » ; « il n'attribue que peu de valeur aux données médicales scientifiques, attendu qu'il n'était pas praticien ».

« Thérapeutique bucco-dentaire selon Pline l'Ancien » eut été un titre plus exact pour cette thèse qui, documentée, est un point de repère de la matière médicale dans l'Antiquité.

Pr Jean Angot.

Jean Théodoridès. — « Histoire de la Rage ». édit. Masson, Paris, 1986, 289 pages avec 30 illustrations et 3 planches (dont une en couleur). Prix : 200 F.

A l'occasion du centenaire de la vaccination antirabique (1985), la présente monographie (préfacée par le Pr P. Lépine, membre de l'Institut), de M. J. Théodoridès, Directeur de recherche au CNRS et ancien Président de notre Société d'histoire de la médecine, est une contribution capitale à la connaissance de ce thème « s'étendant sur plus de quatre millénaires » (p. 265).

Biologiste et historien des sciences, M. Théodoridès a publié (seul ou en collaboration) vingt-trois travaux sur la rage, entre 1972 et 1985. Point n'est besoin de rappeler que la bibliographie médicale et biologique de la rage est considérable et que les explosions épidémiques qui surviennent encore de nos jours, alertent médecins et épidémiologistes.

Après un « préambule » qui souligne l'actualité du thème (p. 11-16), les neuf chapitres du livre traitent les questions que voici :

Chap. I (p. 17-39) : *La rage dans l'Antiquité* (Europe, Afrique et Asie) ; Chap. II (p. 41-52) : *La rage au Moyen Age* (étudiée par des auteurs byzantins, islamiques,

hébraïques et également par des auteurs du monde occidental (France, Allemagne, Espagne); Chap. III (p. 63-98): *La rage au XVI^e siècle* (en Europe et Amérique) et *au XVII^e siècle* (France, pays germaniques, U.S.A. et Amérique latine); Chap. IV (p. 99-160): *La rage au XVIII^e siècle*, avec un examen de la rage en Europe et une évocation des principaux ouvrages publiés en France, dans les pays germaniques, aux Pays-Bas, en Italie, Angleterre, Péninsule Ibérique, Russie, U.S.A. et Amérique latine; Chap. V (p. 163-188): *La rage de 1880 à 1879*, avec: a) les théories fantaisistes de la rage; b) le « courant neutre » (par exemple Cabanis, Lucat, Trolliet, von Lenhossek); et c) le « courant positif » (avec, par exemple, Zinke, H. von Reifferscheid, Magendie, Rey, Fleming); Chap. VI (p. 189-199): *Les recherches de P.V. Galtier* (1846-1980), professeur à l'Ecole vétérinaire de Lyon; des recherches « qui ouvrent la voie moderne à l'expérimentation systématique et raisonnée en matière de rage » (P. Lépine). Galtier aurait, probablement, été Prix Nobel en 1908, année de sa mort. Avec le Chap. VII (p. 201-220), intitulé: *Pasteur et ses disciples*, la monographie aborde la phase définitive et actuelle de nos connaissances sur la rage. Thèmes évoqués: a) la vaccination humaine (positions favorables de Vulpian, Béclard, Brouardel, et contestations de la part de Peter, Lutaud, Colin); b) les travaux de Roux, après sa thèse de 1883, et les contributions ultérieures de Calmette, fondateur de l'Institut Pasteur de Saïgon; Chap. VIII (p. 221-245) intitulé *De Negri à la microscopie électronique*, traite: a) les recherches avant Negri (par exemple Meynert, Nepveu, Kolesnikof, V. Babès, Golgi, van Gehuchten); b) Negri et l'hypothèse parasitaire du virus; c) l'hypothèse virale, soupçonnée par Pasteur et confirmée par Remlinger (1903, 1918); d) le siège du virus (système nerveux, glandes salivaires: C. Nicolle, Noguchi, Levaditi); e) la rage de 1925 à 1965, avec les travaux d'ultramicroscopie électronique (J.D. Almeida, L. Pinteric, Athanasiu, Lépine, Sisman, Dauguet et Wetten); enfin, f) la thérapeutique préventive (après Pasteur) par les vaccinations et l'utilisation de sérum et de globulines. Le Chap. IX (le dernier, p. 246-264), intitulé *Rage et littérature*, résume la « présence » du thème, dans des œuvres de l'Antiquité gréco-romaine (par exemple Plutarque, Virgile), au Moyen Age (par exemple saint Augustin), aux XVI^e et XVII^e siècles (par exemple Rabelais, Montaigne, Cervantes, Shakespeare), au XVIII^e siècle (avec, par exemple, Marivaux, Diderot), au XIX^e siècle (avec, par exemple, Stendhal, V. Hugo, Dostoïevski, Flaubert, Maupassant) et au XX^e (avec, par exemple, Kipling, James, Joyce, Vian, Camus, Jünger).

Une bibliographie considérable (p. 269-277) termine cet ouvrage, que le Pr Lépine salue comme « une étude définitive sur l'histoire de la rage »; une étude que l'érudition et le talent littéraire de M. Théodoridès ont su rendre à la fois captivante et enrichissante.

M. Schachter (Marseille).

Histoire et Archéologie, n° 97, septembre 1985: Dossier « Les maladies de nos ancêtres », Dijon, 25, rue Berbisey, 21000 Dijon, et Paris, Librairie Hérault, 11, rue du Cardinal-Lemoine, 75005 Paris, tél. 43.29.47.57; 1985, 21 x 29,5, 98 p. ill.

Le nouveau dossier de la revue « Histoire et Archéologie » est consacré à la paléopathologie. Placé sous le souvenir du Recteur Pierre Huard, et dans le cadre de l'enseignement poursuivi à sa suite par le Pr M.D. Grmek à la IV^e section de l'Ecole des Hautes études, ce très beau recueil a été animé par le Dr Pierre-Léon Thillaud et d'éminents chercheurs, comme le note dans sa préface le Pr Michel Fleury, Président de la IV^e section. Dans un chapitre liminaire important, Pierre-Léon Thillaud expose la naissance et l'évolution de l'étude des maladies anciennes. Le terme de paléopathologie semble avoir été créé en 1892 par l'Américain Shufeldt,

et n'était alors que l'expression d'une science purement descriptive, entrevue déjà en 1774 par l'Allemand Esper avant d'être l'objet, au XIX^e siècle, des travaux de Cuvier, Virchow, Broca entre autres. En 1930, le médecin militaire français Léon Pales montre que cette « histoire naturelle des maladies » peut contribuer à une meilleure connaissance de la pathologie actuelle. Mais il faut attendre les années 1970 pour que deux voies d'abord se dessinent, la paléopathologie organique et l'ostéo-archéologie : l'une aborde les restes humains momifiés, l'autre les lésions osseuses vues macroscopiquement et radiologiquement, et celle-ci surtout dépasse largement le seul cadre médico-historique et rejoint l'histoire générale. Les écueils sont nombreux, comme l'expose Jean Dastugue, signalant les embûches liées aux objets étudiés, aux méthodes, aux observateurs abordant des notions non apprises dans leurs études ; et la fausse pathologie existe, comme nous l'explique Christiane Kramar, déjouant les pièges des altérations dues au temps et au milieu. L'étude des dents fossiles et de l'art dentaire ancien sert beaucoup l'historien, comme le montrent Puech et Cianfarini. Danielle Gourevitch décrit l'apport des images dans la quête, révélant des cas pathologiques. Raoul Perrot tire de ses recherches la connaissance du traitement des blessures au Moyen Age, et Danielle Jacquart traite le curieux sujet des déformations crâniennes, alors que Michel Sakka nous fait visiter le musée Dupuytren, unique au monde par la richesse et la variété de ses collections, ayant un intérêt historique considérable plus peut-être qu'un sens paléopathologique formel, mais permettant de suivre l'évolution nosologique et les progrès de l'étiopathogénie aussi bien que ceux de l'anatomie pathologique, française en particulier. En une sorte de conclusion exemplaire, Pierre-Léon Tillaud, qui a été la cheville ouvrière de ce volume, décrit un cas typique d'ostéomalacie constatée sur un squelette du musée Dupuytren, datant du XVIII^e siècle, avant de traiter d'une façon magistrale la pathologie de l'homme de Cro-Magnon, après Broca et Pales, en particulier : il montre que le squelette n° 1 retrouvé dans le fameux abri, appartenant à un homme jeune porteur de lésions attribuées en 1967 à une actinomycose osseuse, était probablement atteint d'une histiocytose X disséminée, cette affection dont pourtant la « découverte » ne date que de 1940 ! C'est bien là une illustration des thèmes chers au Pr M.D. Grmek, et il est bien juste que l'analyse du livre qu'il a publié récemment (« Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale ») soit faite en fin de ce remarquable ouvrage dont nous félicitons très vivement les auteurs.

M. Valentin.

Bercé (Yves-Marie). — « Le chaudron et la lancette - Croyances populaires et médecine préventive (1798-1830) ». Paris, Presses de la Renaissance, 1984, 24 x 15, 336 p.

La collection « Histoire des Hommes » ne pouvait pas mieux choisir que le livre d'Yves-Marie Bercé : sous un titre qui semble ressortir d'un monde rustique et familial, c'est en réalité la très grande aventure d'une découverte aux conséquences immenses, celle de la vaccination jennérienne. Et c'est justement ce mélange d'épisodes populaires et d'avancées scientifiques, plus ou moins utilisés par le pouvoir politique, qui donne à cet ouvrage une portée originale sans pareille. L'explosion de la diffusion vaccinale réalisée en quelques mois, des Îles Britanniques en Italie et à Vienne, grâce sans doute aux liens genevois des fondateurs de la « Bibliothèque Britannique » avec les médecins d'outre-Manche, est déjà un fait étonnant. Et la géographie de cette campagne contre la variole, dépassant de loin les itinéraires précurseurs de la variolisation par inoculation, suit cependant le trajet même des épidémies de ce fléau sans égal. C'est dans cette Italie, vite devenue un royaume inféodé à l'Empire napoléonien, que l'auteur nous

mène dans une longue quête de faits, parmi lesquels il démêle les influences croisées des préfets venus souvent de France, du clergé de la Péninsule, des différentes classes sociales, enfin. Et dans ce monde de l'Empire où l'administration toute-puissante rend compte sans cesse à Paris capitale, la vaccination sert le pouvoir, et le pouvoir en exploite les motivations avec appareil. A côté, partant de cette politique, combien de dévouements obscurs se retrouvent grâce aux rapports d'archives, et le récit de cette singulière épopée d'humbles praticiens parcourant sans cesse les montagnes et les vallées du Royaume d'Italie apporte une note émotionnelle touchante. Malgré l'ampleur des changements, la chute de l'Empire n'arrêtera pas l'aventure de la vaccination, et les nouveaux maîtres devront eux aussi continuer la bataille pacifique, tandis que les fanatiques de l'opposition au vaccin, savants ou non, mèneront en vain leur longue et stérile contre-attaque. Voilà un bien beau livre que tous doivent connaître.

M. Valentin.

Mathé (Georges). — « L'homme qui voulait être guéri » (roman). Paris, Robert Laffont, 1985, 13 × 21, 238 p.

Il n'est pas donné à tous les grands patrons d'écrire un roman, surtout lorsque, selon l'auteur, « ce premier roman veut surtout ne pas être un essai de plus sur la médecine ». Je ne sais pourtant si ce vœu pieux de notre nouveau romancier a été exaucé, car il sera difficile au lecteur de ne pas voir dans ce livre une charge, sinon contre la médecine actuelle, tout au moins contre celle d'un proche avenir. Nous sommes en effet en 1999. Un malheureux homme d'affaires, à qui tout a souri jusqu'alors, est dirigé par sa mutuelle, la MAMA (Mutuelle Assurance Maladie Accidents), vers un centre de dépistage clinique, car on lui a dépisté le fameux « mal global », celui dont on ne se doute pas. Nous voilà partis vers une désopilante suite d'aventures imprévisibles dans un nouveau monde, la Yankie, à côté duquel le « Meilleur des Mondes », de Huxley, est une douce plaisanterie. Dans cette utopie gouvernée par l'informatique et les techniques les plus audacieuses et inhumaines, si la plupart des maladies ont disparu, les médecins plus ou moins robotisés ont conservé un pouvoir exorbitant et les malades, ou soi-disant tels, ne peuvent qu'obéir à des injonctions thérapeutiques tirées au sort par « randomisation », dans une rivalité d'écoles où règnent des mandarins décrépits, mais tout-puissants, s'appuyant sur la démission des familles réduites à l'obéissance d'Etat. Dans un incroyable charivari de situations guignolesques parfois tragiques, le héros Bensmith, qui veut comprendre ce pourquoi on le soigne, n'échappera à la coercition des tyrannies médico-officielles aveugles qu'en allant, dans un bouge de la rue Lepic, se remettre entre les mains d'un clandestin, son ancien camarade de faculté, resté fidèle à l'ancienne médecine, mais nous laissons au lecteur le plaisir de savoir comment Bensmith sortira de son cauchemar... Voici une lecture un peu grinçante, mais pourtant réjouissante, pour une soirée de détente...

M. Valentin.

« Histoire des médecins et pharmaciens de la Marine et des Colonies », 1 volume, 430 p., ill., bibl., sous la direction de **Pierre Pluchon**, préface de **François Jacob**, 1985, Ed. Privat-Toulouse (*Bibliothèque historique*).

Voilà un ouvrage qui vient à son heure. Pour un certain nombre de lecteurs, ce livre, plus peut-être qu'un complément de connaissances, sera tout simplement « une découverte », la découverte d'une réalité jusqu'alors presque totalement ignorée. Car il s'agit, en effet, d'un domaine très peu connu, parfois même, en fonction des circonstances politiques et diplomatiques du moment, consciemment laissé de côté.

Il aurait été étrange que, dans le renouveau actuel des études historiques en France, à une époque où le goût des lecteurs pour toutes les formes de l'histoire de ce que l'on a appelé l'Empire d'outre-mer ne cesse de se manifester, son épopée médicale, car c'en fut une, ne fut pas évoquée. C'est chose faite. Et bien faite, même si l'on peut considérer parfois, à la lecture, qu'il s'agisse plus peut-être d'une « présentation », à la fois thématique et chronologique, que d'une véritable « histoire » des Corps de santé de la Marine et des Colonies.

Mais, dira-t-on peut-être, le sujet n'avait point été oublié, puisqu'un fort bel ouvrage, en plusieurs tomes, mettait déjà le grand public au courant des exceptionnelles et réelles réalisations de la « Médecine dans les Armées... ».

En réalité, il ne s'agit pas tout à fait de la même chose. Car, si cet ouvrage particulièrement documenté en certains domaines, évoque bien, en effet, la « geste » médicale tout au long de notre histoire militaire en général, il ne cherche pas à préciser les spécificités de mission que devaient assumer les praticiens à la mer et outre-mer, ni les différences historiques de structure qui étaient les leurs, mais bien plutôt à fondre toutes ces différentes activités médicales et biologiques dans un « ensemble » militaire, soulignant avec insistance ce dominateur commun en vue d'une identité totale. Ce qui, sans doute, n'est pas complètement faux, mais historiquement un peu excessif.

Rien de tel dans l'ouvrage dirigé par Pierre Pluchon, qui a su s'entourer de collaborateurs très objectifs et très au courant des problèmes, tant du passé qu'actuels, de la médecine maritime et ultra-maritime.

Il est préfacé, brièvement mais magistralement, par le Pr François Jacob, Prix Nobel de Médecine qui, en rappelant ses souvenirs personnels de campagne de guerre en Afrique, aux côtés de ses confrères médecins coloniaux, n'hésite pas à dire qu'avec ces médecins et pharmaciens marins et coloniaux, « les Ecoles de Bordeaux, Lyon (Section coloniale) et du Pharo ont réussi à créer un type de médecins nouveaux ». Ce n'est pas un mince compliment ! Mais il en est bien ainsi : le corps de l'ouvrage, qui traite successivement des « Cadres médico-historiques généraux » et de l'« Action » de ces officiers dans ces environnements si spécifiques, enfin rappelle quelques « grands noms et notoriétés », le démontre parfaitement.

Il serait tentant de se laisser aller à donner quelques exemples, à évoquer certaines époques, terriblement meurtrières, de cette histoire médicale qui, sur les flots changeants, dans l'ombre épaisse des forêts tropicales ou dans les glaces des hautes latitudes, n'a évidemment pu laisser — ou guère... rarement une pauvre stèle au bord d'une plage déserte, ou au ras d'une savane — d'autres témoignages que la remise en bon état biologique d'ethnies entières, ou la survie d'équipages épuisés par les maladies, et perdus sans recours ni liaison à des milliers de lieues...

Peu importe : un tel livre est mieux qu'un mémorial, il est une « pierre d'attente » au bénéfice d'autres chercheurs qui, petit à petit, approfondiront l'histoire de ces quatre à cinq siècles d'épopée médicale à la fortune des vents, des cyclones... et des hommes.

Comme le dit excellemment Pierre Pluchon : « Le moment était venu de faire le bilan de l'action de deux institutions (Marine et Colonies) qui ont leurs racines (communes) dans l'Ancien Régime. » On se rend compte, à la lecture de son livre, que ce bilan n'est pas clos, mais que, sous des structures un peu différentes, la mission se poursuit et qu'elle est assumée avec autant de compétence et de dévouement qu'auparavant. Ce livre est à la fois un beau mémorial et un excellent ouvrage de référence.

P.M. Niaussat.

« Conférences d'histoire de la médecine, cycle 1984/1985 ». Institut d'histoire de la médecine. Université Claude-Bernard, Lyon-I, 21 x 29,7, 219 p. (Collection Fondation Marcel Mérieux).

Sous la direction du Pr Gabriel Despierres, voici une fois de plus une remarquable série de conférences éditée par la Fondation Marcel Mérieux et qui rassemble les textes qui ont fait l'objet du cycle 1984/1985 de l'Institut d'histoire de la médecine de Lyon-I.

L'ouvrage commence sur un sujet que notre Président A. Bouchet connaît bien : l'étude des fonctions des vaisseaux, au rôle d'abord omnivalent pour arriver à la distinction des artères et des veines et, enfin, à celui du muscle cardiaque.

Le Pr Despierres et C. Coppey exposent les hauts et les bas de la solennité de la thèse des médecins ; ils montrent qu'il faut la conserver et que les meilleures puissent être imprimées et diffusées. Le Pr Bost et le Dr vétérinaire Gerbaud étudient le cheminement des études vétérinaires, tant autour de l'école d'Alfort que des écoles de province, dont le rôle s'oublie parfois.

Le serment d'Hippocrate est parfois remis en question, le Pr G. Despierres décrit les variations qui sont proposées. L'historique de la fièvre puerpérale est repris par le Pr A. Noster qui rappelle la thèse remarquable de L.F. Destouches (Céline).

Toute une partie de ces conférences 1984/1985 est consacrée à la mémoire : Mémoire du sang dans les rites d'alliance, par l'Abbé Devereaux ; Mémoire et désir chez Platon, par J. Cazeaux ; Mémoire et adaptation chez l'animal, par le Pr Lapras.

Le Pr A. Bouchet tire des Mémoires de Casanova les confidences de cet obsédé sexuel : ses prouesses, ses curiosités érotiques raffinées et aussi ses défaillances (la première fois à 35 ans et la grande retraite à 49 ans ; ce qui est bien précoce !).

Pour changer de sujet : le Pr R. Guillet expose l'activité souvent tragique du Service de santé des médecins de la résistance urbaine et des maquis du Sud-Est auxquels va notre respectueuse reconnaissance.

Ces quelque deux cents pages se montrent donc, comme à l'habitude, pleines de culture et d'intérêt ; il faut une fois de plus en féliciter nos amis de Lyon et la générosité de la Fondation Marcel Mérieux.

P. Durel.